

<b>Zeitschrift:</b>	Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera
<b>Herausgeber:</b>	Schweizerische Gesellschaft für Geschichte
<b>Band:</b>	22 (1972)
<b>Heft:</b>	4
<b>Artikel:</b>	Un suisse chef politique et administratif du Texas en 1835
<b>Autor:</b>	Rueg, Georges L.
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-80685">https://doi.org/10.5169/seals-80685</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 12.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

## MISZELLE MÉLANGE

### UN SUISSE CHEF POLITIQUE ET ADMINISTRATIF DU TEXAS EN 1835

Par GEORGES L. RUEG

De tous les pays que le pétrole a soudain enrichis, le Texas est celui qui offre le plus étonnant contraste entre ce qu'il était avant le pétrole et ce qu'il est devenu par lui. Un fait authentique, demeuré sans portée historique et oublié des Texans eux-mêmes, découvert en dépouillant des archives de famille dans une correspondance vieille aujourd'hui d'un siècle et demi, permet de mesurer sa fabuleuse ascension et montre ce que furent les commencements de l'un des plus importants partenaires du monde économique actuel.

Rappelons que pendant trois cents ans et jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le Texas qui, politiquement, appartient au Mexique, est englobé dans les possessions du nord de la Nouvelle Espagne, espaces immenses, terres vides, d'accès difficile et peuplées de misérables tribus indiennes, les Comanches, les Kiowas et les fameux Apaches dont le nom servira aux Parisiens de la Belle Epoque à désigner leurs malfaiteurs.

La colonisation espagnole a ignoré le Texas. Tout au plus, au XVIII<sup>e</sup> siècle, des missions de religieux y avaient été installées pour étendre l'influence espagnole sur les indigènes et créer un semblant d'occupation devant la menace que constituait la présence des Français en Louisiane. Celle-ci devait d'ailleurs être disputée entre Espagnols et Français jusqu'à ce qu'en 1803 elle fût vendue aux Etats-Unis par Bonaparte. Sur ce point, on peut penser que la cession de la Louisiane aux Américains contre une faible indemnité en dollars eût été plus avantageusement négociée par la suite, quand la France aurait pu exciper de sa présence au moins sur le plan diplomatique. La prééminence de l'implantation française, si évidente à la Nouvelle Orléans, explique l'attriance que ce port, l'un des grands marchés du coton et qui était aussi la porte d'entrée du Texas, exerça sur beaucoup de jeunes gens de langue française après les guerres napoléoniennes.

Les idées nouvelles que la révolution française répandit dans le monde s'infiltrent au Mexique; et à Paris même, les Jacobins avaient rêvé de libérer l'Amérique du joug espagnol. Il en résulta des soulèvements spora-

diques du peuple mexicain, plus exactement de l'assemblage composite qu'était alors la nation mexicaine en formation: militaires et fonctionnaires espagnols, créoles propriétaires fonciers, métis au service des uns et des autres, et les autochtones, péons ou soldats.

Ce fut, pendant quatorze ans, de 1806 à 1820, ce que l'on a appelé la guerre de l'indépendance entre partisans du pouvoir et chefs révolutionnaires, une longue suite de guérillas et de coups d'état, semblables parfois à ceux que récemment nous avons vu se produire en Bolivie.

Dans cette guerre civile, le Texas ne joue aucun rôle pour la bonne raison qu'il ne s'y trouve personne qu'elle puisse intéresser. Il faut retenir toutefois, en relation avec l'histoire du Texas, le nom d'un jeune créole, d'esprit élevé et de nature généreuse, Manuel Mier y Terán, qui avait abandonné ses études pour se vouer à la cause de l'indépendance mexicaine.

Ponctuées d'assassinats et de massacres, ces luttes intestines aboutiront à la dictature d'Iturbide. Le retour de Ferdinand VII sur le trône d'Espagne après la chute de Napoléon avait été l'occasion d'une amnistie inclinant à la soumission de nombreux partisans de la révolution. Iturbide, profitant des circonstances, traita en 1821 avec un nouveau vice-roi envoyé par Madrid qui sentait son impuissance à maintenir désormais sa domination absolue. C'était pour le Mexique ce qui correspond un peu à ce que nous entendons aujourd'hui par néo-colonialisme.

Ce malheureux pays, avant de parvenir au développement où nous le voyons engagé de nos jours, aurait à souffrir bien des maux, qui lui viendraient autant des puissances étrangères que de ses propres hommes politiques. Dès 1823, ce fut la destitution d'Iturbide, laquelle sera suivie de l'avènement d'un autre dictateur, Lopez de Santa-Anna, expert en «pronunciamientos» et volte-face, puis la constitution par un nouveau Congrès d'une république fédérale, divisée en Etats qui élisent chacun leur gouvernement et leur assemblée législative. C'est ici qu'en fait commence l'histoire du Texas, qui dépendait de l'Etat de Coahuila.

D'infinies étendues encore désertiques, que les Espagnols avaient appelé le Désert de la Mort, séparaient Saltillo, le chef-lieu de l'Etat de Coahuila, de la partie orientale du Texas limitrophe de la Louisiane qui, arrosée par plusieurs fleuves, se prêtait à la culture du coton et de la canne à sucre. Ces énormes distances difficilement franchissables, à l'époque où les mules et les bœufs étaient les seuls moyens de transport, ne permettaient guère l'administration de cette lointaine province, encore moins sa mise en valeur par des Mexicains.

En 1821, Stephen Austin obtint du gouvernement mexicain une concession de terres qui rassemblerent un petit nombre de colons d'origine anglo-saxonne. Ce fut la fondation d'une première ville, qui porte aujourd'hui son nom. Dans les années qui suivirent, d'autres étrangers qui se faisaient colons gagnaient les terres vierges du Texas; les Mexicains facilitaient cette incursion, considérant qu'elle était le seul moyen de tirer parti de

leur possession. Les terres incultes, propres à l'élevage de troupeaux en liberté, offraient la possibilité de s'établir sans capital.

Vers 1825, sur l'exemple des colonies d'Austin, l'Etat de Coahuila consentit de nouveaux «grants» et un certain Edwards Hayden reçut l'autorisation d'installer trois cents familles dans le territoire des Nacogdoches. Il y eut entre 1825 et 1835 trente-deux concessions qui couvraient la presque totalité du Texas actuel, mais jusque vers 1830 la population blanche ne devait pas excéder cinq mille personnes. La vie des premiers «ranchers» était dure et non dénuée de risques à cause des raids de rapine des Indiens.

C'était faire entrer le loup dans la bergerie. Au bout de quelques années les colons étrangers furent nombreux à manifester des exigences auprès des autorités mexicaines. A partir de 1832, on en vint à un conflit latent où quelques milliers d'Américains établis sur le sol texan demandèrent pour le Texas le statut d'un Etat autonome dans le cadre fédéral du Mexique.

Le conflit tourna à la révolte. Un Américain du nom de Houston, que l'on peut désigner comme étant le fondateur du Texas, organisait le soulèvement et aidé par des «volontaires» venus des Etats-Unis, il opposait une force armée aux troupes mexicaines.

Les années 1834 et 1835 sont les années critiques où l'administration civile était soit contestée, soit inexistante. C'est en 1834 que se situe le curieux épisode que nous allons évoquer, curieux avatar dans la destinée d'un homme qui disparut éloigné de sa famille et de sa patrie sans avoir pu réaliser son projet de retour, au moment même où sa réussite l'aurait rendu possible.

Probablement à défaut de Mexicains compétents sur place et sur la proposition d'un chef militaire, le Gouvernement de Coahuila fit appel au concours d'un étranger établi à Nocogdoches et dont dix-sept années de peine et d'aventure avaient fait un colon notable. Il est nommé chef politique et administratif de la province qui par la suite deviendra l'Etat du Texas. Choisi peut-être pour son origine neutre, il n'avait pas participé au mouvement politique contre le Mexique et il avait – ses lettres le disent – aidé les troupes mexicaines dans leur ravitaillement.

Cet étranger se trouva être un citoyen suisse, Henri Rueg, né en 1797 dans la petite ville de Rolle sur les bords du Lac Léman où son père, le docteur Léonard Rueg était le médecin de cette région du Pays de Vaud. Sa mère, Lisette Chatelanat, était la fille du pasteur qui, de 1789 à 1805, exerça son ministère à Romainmôtier dans l'église abbatiale, l'une des plus belles églises romanes de Suisse.

Henri Rueg atteignait ses vingt ans à l'époque où les cantons romands qui avaient formé le département français du Léman retrouvaient la liberté, en 1815, dans une situation voisine de la pauvreté. Il était naturel qu'Henri et son frère Louis qui le rejoignit par la suite se soient décidés à aller chercher fortune «aux Amériques», aventure raisonnable puisqu'ils disposaient de l'appui d'un de leurs cousins Chatelanat, établi à la Nouvelle-Orléans.

Le 3 février 1818, dans une lettre écrite de Rolle, Henri, annonçant son départ proche, dit quelle était au début du XIX<sup>e</sup> siècle la voie la plus économique pour se rendre de Genève à Bordeaux. «Dans trois semaines, je compte être en route... Depuis Lyon, je descendrai le Rhône jusqu'au Pont Saint-Esprit, d'où je me ferai transporter par carrosse jusqu'à Toulouse et là je m'embarquerai sur le canal de la Garonne.» Il semble que carrosse soit dit pour petite voiture de louage, par opposition à la diligence qui était l'express des grandes lignes.

De même quand Louis, né en 1799, pour rejoindre son frère aîné au Texas en 1828 ira s'embarquer au Havre, il nous apprendra que le voyage de Paris au Havre a pris 28 heures et lui a coûté 27 francs et que pour la traversée du Havre à la Nouvelle-Orléans à bord d'un petit voilier américain d'un port de 150 tonnes environ, il a versé 500 francs au capitaine. «L'aspect de la mer ne m'a pas surpris, je m'en étais fait une idée assez juste... Je croyais cependant trouver les navires plus grands qu'ils ne sont, en voyant nos bateaux à vapeur (du Lac Léman) on peut à peu près en avoir une idée.»

L'arrivée de Louis, qui montre une âme sensible mais qui n'a pas la maturité d'esprit d'Henri, semble indiquer que la situation de celui-ci, parti dix ans plus tôt, et auquel il faut revenir, était déjà assez prospère pour lui faire accepter la venue de son frère.

Si, pour une cause inconnue, il ne nous reste rien de la correspondance qui nous renseignerait sur les débuts d'Henri au Texas, nous possédons en revanche les lettres les plus intéressantes qui s'échelonnent de 1830 à 1835. Il est vrai que lors de son installation au Texas où évidemment n'existant aucun service postal, il n'avait guère la possibilité de donner de ses nouvelles, ni non plus d'en recevoir de sa famille. Les occasions étaient rares de confier une lettre à quelqu'un qui, se rendant à la Nouvelle-Orléans, se chargeait de la faire acheminer par un voilier en partance pour New-York ou directement pour l'Europe; encore fallait-il avoir un correspondant à New-York. Cette correspondance montre l'isolement dans lequel ont vécu pendant de longues années les premiers «ranchers».

De la Nouvelle-Orléans, le 1<sup>er</sup> juin 1831: «Nous n'avons pas reçu de vos nouvelles depuis le mois d'août de l'année dernière. J'espérais en trouver ici à l'adresse de mon ami E.A. et j'eus le crève-cœur d'apprendre qu'il n'a aucune lettre pour moi. Je ne sais à quoi attribuer ce retard, je crains que vos lettres ne se soient égarées ou ne soient restées au Havre faute de navire pour ce port-ci, les événements politiques d'Europe ayant paralysé les communications avec ce pays.»

A son père, datée de Nacogdoches, le 23 août 1833:

«Nous l'avons reçue, ta lettre du 9 février dernier qui nous annonce le plus funeste des malheurs! Nous avons perdu notre mère!... Maudite ambition, maudit pays dont il est presque impossible de se dépêtrer lorsqu'on y est... Nous n'avons point reçu ta lettre de mars dernier dont tu nous

parles et celle du 9 février qui nous porte la nouvelle de la perte irréparable que nous avons éprouvée nous est parvenue dans notre désert au travers de toute espèce de catastrophes. Cette lettre doit nous avoir été envoyée par notre correspondant de la Nouvelle-Orléans qui la remit à un jeune homme d'ici. Le bateau à vapeur sur lequel il montait aux Natchitoches, ayant une quantité de poudre à son bord a sauté en l'air dans la Rivière Rouge. Une trentaine de personnes ont péri et entre autres le jeune homme porteur de notre lettre qui a été ramassée avec d'autres papiers dans l'eau par un des habitants voisins du lieu de la catastrophe. Comme l'eau l'avait déchirée il en a lu le contenu et étant de mes amis, il l'a fait sécher et me l'a acheminée.»

Cette lettre du 23 août 1833, qui répond à la lettre du père du 9 février de la même année, faute d'une occasion sûre pour l'acheminer, n'a pu être confiée à un ami à la Nouvelle-Orléans que le 20 décembre; elle arrive en France en février 1834 (elle porte le cachet postal du Havre du 13 février 1834) et parvient enfin à Rolle le 18 février, un peu plus d'un an après l'envoi de celle du père à laquelle elle répond.

La conquête du Texas par des colons épars peut se comparer à un gigantesque *western* joué par de vrais cowboys et dans le décor naturel des *westerns*, d'une durée de plus de vingt ans dans une lutte entre les Américains et les Mexicains, les Blancs et les Indiens, même des Texans entre eux. C'est une longue suite d'escarmouches, de bagarres locales, de tentatives avortées pour créer une nation par la libération de colons et de ranchers souvent éloignés les uns des autres par des centaines de kilomètres et dont seul un historien texan peut tenter de retracer l'histoire.

Dès 1826, le général Mier y Terán, qui était revenu à la vie politique, jugeait intelligemment la situation du point de vue mexicain à la suite d'une inspection de tout le pays, au cours de laquelle fut fixée la frontière entre les Etats-Unis et le Texas et furent créés des postes fortifiés sur trois points stratégiques. Il fit à son gouvernement un rapport qui ne dissimulait pas sa crainte de la perte du Texas par le Mexique si celui-ci ne faisait pas sentir son autorité à la population. Il indiquait que cette autorité était sur le point de disparaître et que les anglo-américains dominaient de plus en plus les Mexicains qu'ils méprisaient. Parce qu'il reconnaissait que les Américains étaient actifs et tout en regrettant qu'une collaboration ne fût guère possible sur un pied d'égalité, il préconisait la limitation de l'immigration étrangère et le renforcement de la présence mexicaine.

C'est à ces recommandations que Mexico devait se tenir en décrétant diverses mesures qui renversaient la politique suivie au début de l'indépendance. Une main-d'œuvre mexicaine fut envoyée, parfois de force, pour travailler au Texas, qui fut fermé aux immigrants des pays voisins, autrement dit aux Américains du Nord. Les concessions inexploitées furent annulées et l'importation de nouveaux esclaves suspendue, comme aussi les exemptions de droits d'entrée accordées primitivement aux colons pour l'im-

portation de matériel et de denrées destinés à leur propre usage. Trois colonies étrangères furent seulement maintenues.

Dans le même temps, le général Terán parcourait le pays de bout en bout et, à Nacogdoches, il eut avec Henri Rueg des contacts dont nous trouvons trace dans la correspondance de ce dernier. Par la boulangerie qu'il avait montée et par ses bestiaux et ses prairies, Henri Rueg fournissait de pain et de fourrage les troupes mexicaines; ses relations avec Myer y Terán étaient devenues assez étroites puisqu'en 1831 il informait son père qu'avec le concours du gouvernement mexicain, il faisait le projet de fonder un établissement de filature de coton; il précise que dans cette réalisation, le général Terán «peut lui donner un bon coup de main». L'année précédente déjà, il racontait le voyage qu'il avait fait à Matamoros, à l'autre extrémité du pays, pour obtenir «du commandant général M. Terán» «qui a une grande estime pour moi» le paiement des avances faites aux troupes de Nacogdoches et pour le montant desquelles il avait des mandats sur le port de Matamoros; il n'obtint pas satisfaction sans peine, car la douane maritime avait ordre du gouvernement central «de ne plus payer les dettes arriérées». Dans les commentaires qui s'ajoutent au récit de ce voyage, une description de la localité de Matamoros «située sur le Rio Grande ou Rio Bravo del Norte» et qui a «une population de 8000 âmes» indique que cette porte d'entrée du Texas mexicain au sud est déjà, en 1830, aux mains des étrangers. «Le commerce se fait par des maisons mexicaines, françaises, anglaises, irlandaises et allemandes», mais... «il y a un consul américain qui y est très respecté et à qui tous les étrangers s'adressent pour les sortir d'embarras lorsqu'ils s'y trouvent».

A Nacogdoches, les affaires allaient de pair avec la défense du territoire. Dans sa lettre du 1<sup>er</sup> juin 1831, Henri Rueg disait: «Ayant su gagner la confiance du commandant de la frontière, il m'a assuré non seulement de la fourniture de ses troupes, mais il a encore mis à ma disposition un certain capital qu'il a disponible»...

Le colonel Piedraz, le commandant de la frontière, était en effet le chef de la garnison de Nacogdoches en 1831 et 1832 et joua le rôle principal dans ce qui fut appelé la bataille de Nacogdoches, le 2 août 1832. Avec sa troupe, il avait refusé de se joindre aux forces mexicaines qui se retiraient vers l'ouest à la suite d'un accord avec la coalition texane.

La tentative du Mexique, dans les trois années qui vont suivre, de se maintenir au Texas au nom de sa souveraineté et tandis que la confusion politique régnait à Mexico, était vouée à l'insuccès. Le général Terán vit cela parfaitement. Il établit son quartier général à Matamoros et laissa à la tête du Texas de l'Est un nommé Blackburn, un Américain devenu colonel dans l'armée mexicaine après s'être évadé des Etats-Unis, où il avait été condamné pour détournement d'esclaves. Une fois en place, Blackburn employa la manière forte pour s'opposer à la rébellion des Anglo-américains à Anahuac, sur la baie de Galveston, où il avait fixé son poste de gouver-

neur. Il mit en arrestation le délégué préposé à la délivrance des titres de propriété. D'autres mesures de rétorsion motivèrent une longue suite de violences, surtout verbales. A la fin, la garnison d'Anahuac abandonna Blackburn, qui disparut.

En 1833 et 1834, la carence mexicaine jointe à l'absence d'organisation des colons rebelles créèrent sans doute une situation extraordinaire.

Peut-être les Mexicains ont-ils pensé qu'un préfet de nationalité suisse faciliterait leurs rapports avec les étrangers ? Henri Rueg, s'il avait la confiance des Mexicains, ne les servait pas par hostilité envers les Américains ; il se félicite de l'immigration américaine «qui donne de la valeur à nos terres». Il semble bien que le rôle qu'il a joué ne lui ait pas nui aux yeux des colons établis de longue date, certains des plus grands propriétaires de concessions préférant rester sous le régime de la constitution mexicaine de 1826 dont ils tenaient leurs titres, tandis que d'autres personnages visaient à l'indépendance totale, notamment Houston qui était en fait un émissaire des Etats-Unis, venu au Texas en 1832 seulement. On peut penser que l'intention de Rueg, en acceptant cette charge, fut de rendre service aux uns et aux autres en représentant un gouvernement qui ne gouvernait plus. C'est à quoi permet de conclure la dernière en date des lettres que nous possédons de lui et dont voici quelques extraits :

«La Nouvelle-Orléans, 19 juin 1835.

Mon très cher père,

J'espérais pouvoir effectuer mon départ ce printemps, mais une fatalité m'en ôte encore la possibilité... Malgré l'éloignement que j'ai toujours eu pour les emplois publics, j'ai été nommé Chef politique... l'année dernière pour terminer l'année et réélu ce printemps par le Congrès de l'Etat de Coahuila & Texas et approuvé pour quatre ans par le Gouverneur. Je n'ai pas l'ambition des places et des honneurs, cette place me donne beaucoup de tracas et de responsabilité et peu de bénéfice... Je suis décidé à résigner aussitôt que je pourrai décemment le faire... Le département sous mes ordres s'étend depuis la rivière Sabine jusqu'aux colonies d'Austin à l'ouest et depuis les bords de la mer jusqu'à la Rivière Rouge au nord.» (Ce territoire équivaut en étendue environ au tiers de la France.) «Je suis le représentant du Gouvernement, c'est l'emploi le plus élevé auquel un citoyen qui n'est pas natif du Mexique puisse parvenir ; je communique les lois et décrets aux autorités subalternes et je veille à leur exécution, je suis inspecteur de la milice et de toutes les branches de finances...»

Il ajoute que le pays se peuple très rapidement, par les Etats-Unis, que la population de son territoire se monte déjà à plus de quinze mille âmes et quadruplera dans un an.

Ce Texas de l'Est dont l'administration a été provisoirement confiée à un étranger, le président-dictateur Santa-Anna, qui a pris le pouvoir à Mexico, prétend le reconquérir. Dès la fin de 1835, une expédition commandée par le

général Cos attaque les troupes de Houston, mais elle est mise en déroute à San Antonio. En mai 1836, Santa-Anna tente par une nouvelle intervention militaire de rétablir la situation. Ce fut la bataille de Fort Alamo, où les Américains furent massacrés par surprise, et celle de San Jacinto aussitôt après, où les Mexicains tombèrent dans une embuscade: Santa-Anna fait prisonnier en pantoufles et robe de chambre dut pour se libérer reconnaître *de facto* une République du Texas que le Congrès de Washington, dix ans plus tard, reconnaîtrait à son tour malgré l'opposition des Etats anti-esclavagistes. En 1848, à la suite d'une guerre désastreuse, le Mexique admettra la perte de tous ses territoires au nord et, avec la Californie et le Nouveau Mexique, le Texas sera intégré aux Etats-Unis.

Henri Rueg meurt en 1838, deux ans après l'avènement de la République du Texas qui mettait fin, évidemment, aux fonctions qui lui avaient été dévolues par les Mexicains. Il était âgé de 41 ans seulement et les circonstances de sa mort ne sont pas connues. Mais il est certain qu'à ses débuts, et pour longtemps, la république texane sombra dans l'anarchie. Henri laissait une situation difficile à son frère, qui ne put pas y faire face.

Il reste heureusement quelques lettres de Louis, écrites après la mort de son frère. La plus intéressante est datée de Natchitoches, en Louisiane, le 29 avril 1843. Elle expose pourquoi et comment Louis a dû vendre «tout ce qui constituait nos propriétés à la Louisiane» – où il s'était retiré.

Puis il ajoute: «J'ai bien encore les terres au Texas qui peut-être vaudront un jour quelque chose et qui, si je pouvais les vendre, me rapporteraient une somme assez ronde, mais dans l'état actuel des affaires de l'Amérique du Nord...»

Il donne les plus grandes précisions<sup>1</sup> sur l'emplacement des propriétés et leurs contenances totalisant 32 000 acres (soit environ 13 000 hectares) «dont tous les titres ont été reconnus et enregistrés par le nouveau gouvernement du Texas». Dans une autre lettre, il dit que «le Texas est maintenant si méprisable et si méprisé, même dans ce pays, qu'on n'en parle presque plus». Même dans ce pays, c'est-à-dire aux USA, puisqu'il vit maintenant en Louisiane.

<sup>1</sup> Liste de ces propriétés, donnée à titre documentaire:

Concession	Site	Contenance en acres
Patricio de Torres	Sulphur Fork, Red River Cty	8 856
Val. Elguezabal	Sur la Rivière Rouge	4 605
Ramon de Azocha	id. (Fanning Cty)	2 214
B. S. Goodrich	Trinity west side on the waters of San Jacinto	
Santiago Erie	Entre rivières Angelina & Neches	
Thomas Caro	id.	
Jos. Labaume	id.	
José Morin	id.	
Les 4 concessions ci-dessus constituant Rueg's Rancho		16 605
		<u>32 280</u>

De l'aveu même des historiens texans<sup>2</sup>, la situation intérieure, d'un bout à l'autre du pays, offre un tableau désolant. «La République du Texas pleine de hors la loi et d'aventuriers dans une population agitée par l'absence de tous moyens financiers était un Etat anarchique. Le conflit permanent avec les Mexicains créa une haine de races qui se prolongera pendant plus de cent ans et bien des atrocités se sont commises des deux côtés de la frontière. Meurtres et assassinats dans le no man's land entre l'ancien Etat de Coahuila & Texas et le territoire des USA étaient monnaie courante.»

A l'ouest, il y avait en outre les Indiens qui ne vivaient plus que de leur butin par des raids sur les ranchs. Il a été estimé que de 1820 à 1865, en plus des enlèvements de femmes et d'enfants qui leur rapportaient des rançons, ils ont volé plus d'un demi million de chevaux, mules et têtes de bétail.

Il est malaisé de se représenter ce que Louis eût vraiment pu faire pour sauvegarder son héritage. Il regagna l'Europe une dizaine d'années après la mort d'Henri. Il fit un mariage tardif à Paris et eut plusieurs enfants, le dernier né en 1860: il avait donc 61 ans lors de cette naissance<sup>3</sup>. Il mourut à Rolle, d'où son frère était parti un demi-siècle auparavant pour sa grande aventure, qui se perd dans l'étrange et fulgurante histoire du Texas, ce Texas dont il avait été l'éphémère gouverneur en 1835 et où, à partir de 1910, des gens de toutes conditions amassent des fortunes énormes par l'exploitation du pétrole qui jaillit presque partout où l'on fore un puits, ce pays dont les Texans disent plaisamment que les Etats-Unis ne peuvent se passer du Texas, mais que le Texas n'a pas besoin des Etats-Unis...

«Stupéfiant Texas» l'a dénommé le traducteur français d'un livre<sup>4</sup> qui en donne une description très vivante. «Le Texas, monde gigantesque», c'est le titre d'un chapitre du livre *Inside USA* dans lequel l'excellent journaliste américain John Gunther<sup>5</sup> montrait le Texas au milieu du siècle: «Parmi les deux cent cinquante quatre districts de l'Etat, il n'y en a pas moins de deux cents qui produisent du pétrole; en 1950, on comptait plus de cent vingt mille puits.»

Tout commentaire paraît superflu si l'on rapproche ces chiffres de la petite phrase que contenait la lettre de Louis du 29 avril 1843: «J'ai bien encore les terres du Texas, qui peut-être vaudront un jour quelque chose»...

---

Terres traversées aujourd'hui par la grande route de Houston à Dallas, à distance presque égale de ces deux villes.

+ terrains dans la ville de Carolina (en construction) dans le district de Montgomery.

<sup>2</sup> CLAYTON WILLIAMS, *Never again. The Naylor Company*. San Antonio, 1969, Vol. II, pp. 130, 131, 135.

<sup>3</sup> Ceci explique que l'auteur de cette étude écrite en 1971 alors qu'il est dans sa 80<sup>e</sup> année soit le petit-fils de Louis Rueg, quand 172 années le séparent de la naissance de son grand-père.

<sup>4</sup> JOHN BAINBRIDGE, *The Super-Americans*. New York, 1961. Trad., *Stupéfiant Texas*. Paris, 1964.

<sup>5</sup> JOHN GUNTHER, *Inside U.S.A.*, trad., *Passeport pour les U.S.A.*, Paris, 1953. Cf. aussi F. WEYMULLER, *Histoire du Mexique*. Paris, 1967.